

quelques jours après, lorsque je suis revenu sur le lieu du désastre, j'ai vu cinq tombes fraîchement découvertes...

— Alors, vous avez suivi les Pawnies ?

— Oui : j'ai constamment rôdé autour d'eux pendant qu'ils fréquentaient les environs du Lac Willow, depuis qu'ils sont dans les montagnes, je me suis attaché à leurs pas. Je leur ai déjà arraché vie pour vie, depuis longtemps ; mais je ne regarderai ma vengeance comme accomplie et mon œuvre comme terminée, que lorsque cette race infernale aura disparu de dessus terre. Mon nom excite leur terreur, mais ce sera bien pire encore, plus tard, si mes projets d'extermination réussissent.

— Où est votre habitation, Quindaro ?

— Au milieu des rocs de la montagne, dans la vallée, sur la rivière, partout où ma tâche m'appelle. Quindaro est comme l'oiseau sauvage, libre de tous ses mouvements.

— Avez-vous quelquefois rencontré le vieux père John ?

— Je l'ai aperçu, mais nous ne nous sommes jamais abordés face à face.

— Quindaro, promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est de rendre visite à l'Ermite lorsque vous en aurez l'occasion.

— Pourquoi cela ?

— Je vous le dirai plus tard. Promettez-le moi.

— Bien ! ce sera fait suivant votre désir. Pour le moment il faut que je vous quitte ; je vais me mettre sur la piste de cette bande. peut-être pourrai-je être utile à la jeune femme et à l'enfant dont vous m'avez parlé. En même temps je ferai mon possible pour reconstruire le vieil Ermite s'il se trouve dans ces parages.

À ces mots Quindaro étendit la main, saisit celle d'Oakley, la secoua cordialement, et s'éloigna d'un pas agile dans la direction des collines noires.

Oakley resta immobile à le regarder jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue : puis il se mit en route de son côté en grommelant :

— Je parierais ma vieille chevelure contre un cuir de Peau-Rouge, que le père John et ce jeune gaillard pourraient se convenir beaucoup. Ils ont tous deux une histoire funeste et mystérieuse à se raconter. ils gardent tous deux une vieille rancune contre les Indiens. — Décidément ils seront très-bien ensemble. — Mais, que fais-je ici !... courons vite, je n'ai pas une minute à perdre.

Sur ce propos, maître Jack se remit vivement en route et continua sa marche avec une telle activité qu'il arriva sain et sauf, au Fort, avant la nuit.

Il fut chaudement accueilli par cette vaillante petite armée, toujours indomptable malgré ses revers. Chaque soldat était dévoué de cœur et d'âme à l'Héroïne du fort Laramie, chacun se sentait atteint par le terrible événement qui la frappait ; chacun voulut devenir son vengeur.

Par une heureuse coïncidence, un renfort de troupes était arrivé à Laramie, il se composait de deux cents hommes bien montés, bien armés, venus du Fort Jefferson.

Les préparatifs de campagne furent bientôt faits. Le lendemain, bien longtemps avant les premières lueurs de l'aurore, deux cents cinquante cavaliers parfaitement équipés, réunis de deux pièces d'artillerie, se mirent allégrement en route pour cette expédition mémorable. Une généreuse ardeur faisait battre toutes ces vaillantes poitrines ; on se hâtait pour atteindre au plus tôt le territoire des Eaux Douces, de façon à devancer les Sauvages.

Oakley marchait devant en guide et en éclairour, ne laissant pas un buisson sans le fouiller d'outre en outre, pas un défilé sans le sonder du regard.

CHAPITRE VII

UN MESSAGE

Le soleil se leva, brillant, gai, superbe. aux feux de ses rayons naissants les petits ruisseaux faisaient miroiter leurs

ondes capricieuses tout en égayant les côtes de leurs murmures joyeux. Tout respirait la paix, le bonheur, la tranquillité profonde que la bonne mère nature dispense en prodigue à ses enfants du désert.

Mais toujours grondait un noir orage au cœur de Wontum ; cet être farouche et vicieux n'avait jamais compris un sentiment doux ou paisible.

Il restait debout sur cette rive enchantée du *Deer Creek*, l'œil menaçant, le front sombre, dardant sur sa victime des regards de serpent.

À chaque coup d'œil la malheureuse mère frissonnait : puis elle serrait contre son sein le petit Harry, ce frère objet de tant de joies, de tant d'angoisses, de tant de souffrances !

Sans cesse retentissait à son oreille le cri de cette voix mystérieuse et secourable : " Pourquoi le sang du méchant n'a-t-il pas coulé ? Pourquoi la mort n'est-elle pas descendue sur lui ? "

Wontum y pensait aussi avec une méfiance inquiète, et ne laissait pas s'écouler une seconde sans promener sur les alentours un regard inquisiteur : on eût dit qu'il soupçonnait la présence secrète d'un ennemi. Son hésitation était visible ; il redoutait de continuer sa marche ; son instinct sauvage lui faisait pressentir une poursuite ou des embûches cachées.

Manonie eut un mouvement de joie en contemplant la belle vallée qui se déroulait devant elle : après un court examen, elle s'était reconnue, ce territoire qu'elle avait souvent parcouru dans sa jeunesse, s'étendait avec la *Rivière-Douce*, sur un espace de cinquante milles, et offrait à l'œil le plus admirable paysage qu'il soit donné à l'homme de voir. La jeune femme avait l'espérance et le désir de voir Wontum continuer sa course au travers de cette vallée, car dans ce parcours elle avait beaucoup de chances d'être secourue par les nombreux settlers disséminés dans cette riante contrée. Dans tous les cas, si les Blancs, trop inférieurs en forces, ne pouvaient la délivrer, elle avait au moins l'espoir que son mari serait averti par eux et recevrait les renseignements suffisants pour venir à son aide.

Toute agitée par mille pensées fiévreuses, elle se leva et se mit à se promener lentement sur le bord de la rivière. Le petit Harry avait voulu la suivre, mais Wontum le retint. Alors l'enfant se retourna irrité et lança dans la figure du Sauvage un coup de toutes les forces de son petit poing. Au lieu de s'irriter, le Pawnie eut un demi-sourire et murmura avec une sorte de satisfaction.

— Ugh ! bon ! Il fera un brave Indien !

Et il passa une main caressante sur la tête du petit garçon. Mais celui-ci, fidèle instinctivement à la cause maternelle, se gardait bien de "fraterniser" avec le ravisseur ; il secoua énergiquement sa brève chevelure et se raidit dans les bras du chef.

Manonie s'avança insensiblement jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une trentaine de pas loin des Sauvages. Wontum, quoique acharné comme un oiseau de proie à surveiller tous ses mouvements, ne prit pas garde à ce qu'elle faisait ; sa petite querelle avec Harry l'avait distrait pour quelques instants.

La jeune femme cherchait curieusement dans les environs, espérant découvrir l'auteur mystérieux de l'avis qu'elle avait reçu dans le cours de la nuit précédente. Tout à coup elle tressaillit, quelque chose venait de tomber à ses pieds ; c'était un petit cailloux roulé dans un bout de papier. Elle le saisit avec l'avidité d'un naufragé qui se cramponne à une corde de salut ; en même temps elle jeta un regard oblique du côté de Wontum pour savoir s'il s'était aperçu de quelque chose ; ce dernier continuait à s'occuper du petit Harry ; depuis quelques instants il ne prenait pas garde à ce que faisait Manonie.

Elle déplaça le papier qui portait quelques lignes d'écriture, et lut avidement :

— Espérez ! cette nuit vous serez libre. Votre mari est informé de votre situation, il fait tous ses efforts pour courir à notre aide. Je suis votre ami, je resterai auprès de vous.

Manonie leva les yeux : en face d'elle, à une trentaine de pas, elle distingua, dans l'ombre d'un arbre creux un autre